

Pierre de Cointet, Studium de Notre-Dame de Vie, F 84210 VENASQUE,
pierre.decointet@wanadoo.fr

VERS UN ART DE PENSER REALISTE ET CONCRET : *LES DIALOGUES SUR LA PENSEE*

Communication au Colloque sur les écrits intermédiaires de M. Blondel (Rome 2000) (à paraître)

Dictés en 1929, les *Dialogues sur la Pensée* sont restés inachevés et n'ont été édités qu'en 1954, cinq ans après la mort du philosophe ¹. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un « écrit intermédiaire ». Ils constituent pourtant un maillon important entre *L'Action* et la *Trilogie* : comme les écrits réunis dans *Exigences Philosophiques du Christianisme*, ce texte concis et d'un style alerte permet d'accéder directement aux thèses essentielles que Blondel développera amplement dans la *Trilogie* ². Car tout le monde n'a pas le loisir (et le courage !) de s'aventurer dans ce monument plutôt massif et parfois baroque qu'est l'œuvre finale de Blondel. Pour prendre une métaphore (blondélienne dans l'esprit sinon dans la lettre), avant de se perdre dans les dédales du château de Versailles, il est bon de faire un détour par le Petit Trianon, plus proportionné à nos habitudes...

Comme on le sait, en 1926 Blondel est atteint d' une grave maladie des yeux et en 1927 il obtient de pouvoir prendre sa retraite de l' Université. Dégagé de ses obligations d'enseignement, il va pouvoir se consacrer au travail auquel il réfléchit depuis longtemps et pour lequel il a accumulé des notes : la rédaction d' une synthèse métaphysique. En 1929, sur les instances de Johannès Wehrlé et d' autres interlocuteurs, il décide de mettre en chantier un *Précis sur la Pensée*, ainsi que des *Dialogues sur la Pensée*. Le premier resta à l' état d' ébauche (Blondel marquait de la lettre \wp » les pages manuscrites ou dictées qui devaient servir au *Précis* ; celui-ci ne fut jamais publié) mais 14 dialogues furent dictés au cours de l' hiver 1929 (ainsi que la « Présentation des interlocuteurs », un Avant-propos et un « Avertissement préalable »). Blondel y joignait des notes complémentaires autographes pour améliorer le texte lors de la publication, dont Johannès Wehrlé devait se charger.

1. « Un texte inédit de Maurice Blondel : *Dialogues sur la Pensée. Conflits et éclaircissements dialogués* », Présentation de Jacques Paliard, Avis liminaire et notes de Paul Mullà, dans *Etudes Blondéliennes*, t. III, P.U.F., Paris, 1954, p. 5-132. Sauf précision contraire les pages renvoient à ce texte.

2. Nous nous permettons de renvoyer ici à notre étude sur la *Trilogie* publiée sous le titre *Maurice Blondel. Un réalisme spirituel* (Éd. du Carmel, Toulouse / Paroles et Silence, Saint-Maur, 2000).

Ces *Dialogues* devaient être publiés au sein du *Précis*. Comme le souligne Paul Mullà (p. 10), l'intention du *Précis sur la Pensée* était d'exposer « brièvement aux non-techniciens (...) la marche générale et les thèses essentielles » de ce premier volet de la *Trilogie*. L'intention des *Dialogues* était connexe : « montrer aux spécialistes de diverses écoles et tendances, dans des dialogues fictifs, la méthode (...) liée à la doctrine de fond » (*Ibidem*). Ces deux textes devaient donc paraître avant la *Trilogie*, comme une introduction soulignant l'esprit et la méthode de cette œuvre, ainsi que le déplacement des perspectives qu'elle réalise et demande chez le lecteur.

Cependant les circonstances empêchèrent Blondel de réaliser cette publication. Car la collaboration avec Johannès Wehrlé s'avéra vite difficile : l'expérience cessa définitivement en mars 1931. Blondel récupéra tous ses dossiers et s'attela lui-même à la mise au point d'une rédaction finale de la *Trilogie* et de *La Philosophie et l'Esprit Chrétien*. Absorbé par des articles sur des questions diverses puis par la mise au point de la *Trilogie*, Blondel laissa de côté la publication du *Précis* et des *Dialogues*.

Le philosophe d'Aix garda toujours l'intention d'achever et d'éditer ces textes. Il reprit le texte des *Dialogues* en 1942 pour répondre à des mécompréhensions perçues dans la réception de la *Trilogie*. En 1947 il souligna encore l'importance de ces *Dialogues*, « introduction à l'ensemble d'une philosophie qui déplace pour ainsi dire les perspectives habituelles » (p. 12).

Les *Dialogues sur la Pensée* ne furent finalement publiés qu'en 1954, dans le troisième fascicule des *Études Blondéliennes*, avec une présentation de Jacques Paliard et un avis liminaire et des notes de Paul Mullà. En effet Jacques Paliard mourut en 1953, laissant inachevé ce travail auquel il avait consacré beaucoup de temps et d'énergie. Paul Mullà mena à bien la publication.

Blondel a donc imaginé, autour de sa philosophie, un dialogue entre des représentants de différents tempéraments intellectuels. Ce procédé lui permettait de souligner à la fois les convergences et les dissemblances entre sa méthode et celles d'autres philosophes passés ou présents. Faisons donc connaissance avec les protagonistes de ce cercle philosophique.

Il y a d'abord *Paléonéos* (c'est-à-dire Blondel) pour qui « ce qui est vrai est toujours ancien et toujours nouveau » : évitant les doctrines « qui naissent vieilles », il se nourrit de cette vivante tradition spirituelle qui s'attache toujours à « ce qui est primitif et ultime, ce qui était déjà enveloppé dans les ébauches de pensée chez les hommes préhistoriques et ce qui restera, fût-ce dans mille siècles, le fond de l'esprit humain » (p. 24). Comme le souligne Jacques Paliard, « Paléonéos se met tout entier au service d'une tradition spirituelle parce qu'il croit cette tradition virtuellement capable de l'universalité, parce qu'il voit en elle la source que rien n'épuise » (p. 5).

Paléonéos a des amis : *Sophrone*, sage et prudent, qui, au cours du dialogue, s'effacera pour laisser place à *Euphrone*, qui juge bien : l'un et l'autre sont habités par un esprit « qui, à

l'abri des amours-propres d'auteur et des entraînements d'école, cherche à réunir la justesse du sens droit et large de l'esprit contemplatif avec l'estime et la pratique de la science historique. (...) Il allie l'esprit de science à l'esprit de foi, le besoin de précision des faits et des idées à la puissance de la synthèse » (p. 26). Fuyant tout esprit de système, Euphrone met sa vaste instruction au service de la *recta ratio*, conférant ainsi au jugement de l'esprit « la plénitude de sa compétence et de son regard unitif » (*Ibidem*).

Il y a aussi les contradicteurs :

- *Logophile* (ou *Logodoule*), « qui exclut radicalement et sans appel, au nom de la raison et de son immanence, toute vue antérieure ou ultérieure à l'usage de sa pensée prétendue adulte et libérée » (p. 26). Il est là pour traduire « l'état d'esprit rationaliste » et « les revendications de la philosophie séparée » (p. 19).
- *Dynaste*, aimant la tradition (qu'elle soit « antique médiévale ou moderne »), esprit conservateur et un tantinet autoritaire, qui pense que la philosophie a pour tâche de défendre âprement « des vérités trouvées par d'autres ou des situations acquises » : pour lui « toute recherche, tout aperçu, tout élargissement » est soupçonné *a priori* d'être cause de « trouble révolutionnaire » (p. 24)...
- *Monotime*, est « le philosophe qui n'estime qu'un système », le partisan d'une *philosophia perennis* conçue comme un système notionnel définitivement stabilisé et exclusif (p. 23) : il « n'admet qu'un notionalisme intégral au service d'une seule doctrine succédant et s'opposant définitivement à tout essai antérieur ou postérieur de construction philosophique ou théologique » (p. 26).

Enfin, il y a ceux qui paraissent neutres :

- *Polymathe* symbolise « l'érudit qui sait tous les systèmes et n'en pénètre aucun, n'en épouse aucun, s'intéressant à ce qui a été pensé, mais ne pensant pas pour lui et par lui-même » : nous mettant en garde « contre une trop grande facilité à nous donner », il risque de nous exposer au danger « d'un éclectisme qui est le nom moderne du scepticisme et qui, à force de curiosité désabusée, tue la générosité et la conviction » (p. 22-23). Blondel espère qu'il se laissera amener à renoncer à sa « polymathie » pour s'attacher finalement « à des vérités qui réclament une adhésion foncière et décidée sans laquelle l'intelligence philosophique est mutilée et évanescence » (p. 25-26).
- *Eutrapélos*, enjoué, est un « esprit conciliant, toujours désireux d'effacer les angles, mais porté à confondre les valeurs très différentes et à méconnaître certaines exigences de la vérité qui ne comportent pas de compromis ou d'atténuations » (p. 23). Il veut « rendre raison à tout le monde » mais il verra peut-être que, tout en « donnant à chacun plus raison et autrement raison que chacun ne croit », il est nécessaire de « manifester des exclusions illégitimes et des littéralismes incompréhensifs » (p. 26).

- Enfin, *Kinésis* est un « esprit souple », « le mouvement même », « évolutionniste, transformiste, symboliste », héraclitéen de tout temps, toujours « mutiple, brillant et à la mode » (p. 23)...

La présentation des interlocuteurs de Paléonéos-Blondel permet d'entrevoir déjà le fil conducteur et le but de ces dialogues (cf. tableau récapitulatif en annexe). Ils suivent le plan de *La Pensée*, donnant ainsi une vue cavalière des thèmes qui y sont développés : le problème du penser dans ses origines, ses conditions et ses fins. Mais les *Dialogues* ne sont pas un simple résumé du premier volet de la *Trilogie*. Chemin faisant ils constituent un véritable « discours de la méthode » pour la métaphysique blondélienne. Comme le note Jacques Paliard on peut y écouter « Blondel commenté par Blondel » (p. 6), précisément pour « remettre l'abstraction à sa place » en développant « le thème difficile et simple de la primauté du concret sur l'abstrait » (p. 5). Les *Dialogues* montrent par quels chemins la philosophie peut atteindre le concret, c'est-à-dire à la fois tenir compte de « la liaison universelle » (ou de « l'interaction une et totale ») et « envisager chaque point particulier, chaque fait singulier » (p. 32). Mais l'individu n'échappe-t-il pas à la science, laquelle n'est que « du général » ? Prétendre, simultanément, développer en nous « le sens de l'universel » et se rendre attentif à « chaque perspective singulière » (p. 36), n'est-ce pas se donner un objectif illusoire ? Pire, Paléonéos ne serait-il pas finalement le représentant d'une théologie laïcisée ou d'une onto-théologie déguisée ?

Pour Maurice Blondel, la première exigence de méthode en philosophie consiste à se soucier avant toute chose « de l'ordre concret, des données vitales, de tout ce qui précède, accompagne, complète la pensée réfléchie et les constructions de l'esprit » (p. 38). À l'encontre des philosophes qui exigent au point de départ « un retournement, une torsion de l'esprit » (p. 46), Blondel nous invite à accueillir simplement « les données constamment expérimentées » (p. 46), à les inventorier et à réfléchir sur elles. Comme il l'avait fait dans « L'illusion idéaliste »³, Blondel nous met vigoureusement en garde contre la tentation de céder à l'esprit d'abstraction et de système, « comme si les vrais problèmes devaient se poser, non entre les données réelles, mais entre des interprétations, entre des constructions de l'esprit, entre des transpositions des choses dans le domaine de la pensée » (p. 38). Il y a là, note-t-il, une pente dans laquelle la philosophie s'engage souvent, ce qui la conduit à perdre toute influence réelle dans la société et sur la culture : « La première tâche du philosophe, c'est donc de se mettre en garde contre cette illusion qui, pour être très naturelle, très fréquente, très tenace, n'en est pas moins une disposition totalement injustifiable et vraiment ruineuse pour toute entreprise spéculative » (p. 38). Il nous faut donc lutter contre « cette mauvaise habitude de substituer à l'observation respectueuse des faits et des réalités authentiques de tout ordre le

3. *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. 6, nov. 1898, p. 726-745; reprt. dans *Les premiers écrits de Maurice Blondel*, P.U.F., Paris, 1956, p. 97-122 et dans *Œuvres Complètes*, t. II, P.U.F., Paris, 1997, p. 197-216.

travail artificiel de la discussion critique des idées, comme si les idées étaient les choses et même plus que les choses » (p. 38).

Au contraire il s'agit ici de recueillir toutes les vérités d'où qu'elles viennent, même les plus banales en apparence, celles qui semblent aller de soi et dont on ne s'étonne plus, à tort car c'est en les interrogeant et en les reliant entre elles que l'on peut voir la réalité vivante : « j'ai à constater les phénomènes positivement fournis à l'observation unanime et communément impliqués (...) j'espère que, par le progrès de nos constatations, vous remarquerez vous-mêmes qu'un ensemble de vérités incontestées se forme peu à peu » (p. 51). Il nous faut accueillir même ce qui semble le plus contraire à nos habitudes mentales ou à nos conceptions : « Les erreurs elles-mêmes ne sont pas des choses inexistantes ; les idées qui choquent les nôtres ne sont pas insignifiantes ; elles renferment peut-être une part de vérité, et il est bon que nous soyons attentifs à ceux-là même qui nous contredisent et nous irritent le plus nous-mêmes » (p. 37).

La méthode concrète consiste donc à pratiquer ce que le philosophe munichois Josef Pieper appelait « l'ouverture à la totalité ». Pour Blondel cela veut dire : chercher sans souhaiter trop vite « trouver une perspective soi-disant supérieure et synthétique d'où disparaîtraient (...) les conflits et ce qu'on nomme les "antinomies" » (p. 37). Car les conciliations abstraites et prématurées échouent toujours : la puissance des concepts et des mots ne peut abolir les difficultés réelles qui réapparaissent avec d'autant plus de force qu'elles ont été refoulées. Au contraire, l'accès au concret demande « d'accepter la diversité des données sans y introduire prématurément une préoccupation d'exclusion » (p. 39). Blondel suggère ici de reprendre le doute méthodique cartésien, mais de manière inversée : « tandis que Descartes éliminait tous ces partis pris anciens (comme s'il était possible de vider l'esprit de son contenu préalable), nous, au contraire, nous acceptons, sous bénéfice d' inventaire complet et minutieux, la totalité des données que nous trouvons en nous ou hors de nous, dans le monde des idées ou des faits, comme parmi toute la diversité des personnes ou des doctrines » (p. 39). Autrement dit Blondel nous invite à critiquer nos idées *a priori* pour être de plus en plus ouverts à la totalité de ce qui est *in concreto*. Mais cette position méthodique première ne suffit pas. Elle doit se prolonger dans une attitude constante de pensée et de vie.

Car la méthode concrète est d'abord une « méthode d'immanence », au sens le plus fort et le plus large. Dans les *Dialogues*, Blondel reprend à plusieurs reprises cette terminologie. Il souligne que la méthode d'immanence ne saurait être réduite à une apologétique partant de la conscience pour répondre aux réquisits de la pensée moderne : « elle signifie qu' on entre pour ainsi dire à l' intérieur de toutes les consciences, de ~~toutes~~ les réalités, au lieu de les évoquer dans l' étroit penser que nous pouvons nous en faire d' abord, comme si nous avions le pouvoir de les réaliser instantanément en nous telles qu' elles sont en elles-mêmes » (p. 39). La méthode d'immanence, en ce sens, s'applique donc aussi « à l'ordre objectif, aux réalités

extérieures à la pensée » (p. 40). Nous incitant à toujours aborder l'autre en tant qu'autre, elle élargit le regard de l'esprit aux complexités et aux richesses de la réalité concrète : « en un mot, elle nous habitue à nous placer non seulement en face, mais, si l'on peut dire, au dedans des données les plus extérieures, les plus déconcertantes même pour nos habitudes de vivre et d'agir » (p. 40).

Dans les *Dialogues*, Blondel désigne également la méthode d'immanence sous l'expression de « méthode d'adaptation universelle » : elle est « l'expression de la probité scientifique, de l'humilité intellectuelle, de la docilité à l'école des faits » (p. 40). Il ne s'agit pas seulement du choix d'un point de vue réaliste tout théorique. La méthode concrète met en jeu une attitude de dégagement de son propre point de vue plus ou moins spontanément égocentrique : « elle exprime l'état de pureté d'une raison qui évite par-dessus tout de *se faire centre* des choses, alors qu'elle doit "se laisser faire et instruire par les choses elles-mêmes" en suivant la lumière qui se donne surtout à ceux qui ne prétendent pas d'emblée la tirer d'eux-mêmes » (p. 40).

Mais comment concilier cette louable exigence d'une attention aux êtres singuliers avec l'exigence intellectuelle d'une pensée qui, par l'abstraction, ne peut que tendre vers le général ? Il ne faudrait pas s'imaginer atteindre le concret en s'attachant seulement aux individus. La connaissance des individus, note Blondel, peut être comparée à « un appel nominal dans une caserne » ou aux « registres de l'état civil à l'usage des statisticiens » : « mais c'est là au contraire la méconnaissance des qualités singulières et de la réalité originale de tous ceux qui, perdant leur propre identité, ne sont plus que des numéros » (p. 41). Au contraire, « nous devons tendre de plus en plus à cette vraie science qui allie ce qu'il y a d'incomparable, d'unique, de singulier, en toute réalité, à l'ordre universel qui retentit effectivement en tous faits, en tous êtres subsistants » (p. 42). Ici la méthode concrète peut s'inspirer, sur un plan épistémologique, des « maîtres de la vie spirituelle », précisément « quand il nous élèvent de la pensée discursive et de la simple méditation analytique » jusqu'à « cette vie contemplative et unitive qui, sans nous faire perdre le sens des réalités subalternes », conduit « à envisager toutes choses d'un tel point de vue que tout le détail n'existe qu'en fonction de "l'Unique nécessaire" » (p. 43). Alors que, du point de vue de l'analyse abstraite il est clair que les parties précèdent « l'unité organique », du point de vue de la vie spirituelle et de la pensée concrète qui l'accompagne, c'est tout le contraire : « Dans ce qui est, non seulement spirituel, non seulement vivant, mais simplement réel, l'unité totale est ce qui détermine et explique la complexité apparente de l'être considéré en ce qu'il a de propre et de subsistant (...) *In realibus totum est prius partibus* : la connaissance réelle implique donc que la réalité concrète n'est pas accessible seulement ou principalement par voie analytique ou par abstraction. Une vue unitive répond seule à une existence une : *ens, verum et unum convertuntur* » (p. 43-44). En effet, comment atteindre cette universel concret sinon par une « vue unitive » qui découle du plein accomplissement de notre destinée

d'homme ? Car, souligne Blondel à la suite de saint Augustin et de Leibniz, « la conscience de soi se fonde sur la possession, plus ou moins secrète, mais toujours réelle et efficace, d'une connaissance d'un ordre transcendant » (p. 70). « Naturellement et inévitablement métaphysicien » (p. 71), en un sens vital et concret, l'homme « n'est homme qu'en se dépassant » (p. 72) : « là même où l'homme se croit chez lui, dans ses occupations les plus terre à terre, dans ses pensées le plus matérielles ou enfantines, il est déjà chez un autre, il vit dans une lumière qui n'est plus seulement celle de ce monde » (p. 84). La méthode concrète est donc à la fois « d'immanence et de transcendance » (p. 45) : « nous sommes amenés par là à comprendre et à vivre dans *l'unité* à laquelle nous sommes destinés : nous sommes les *membres* d'un organisme supérieur et divin qui met l'Être, le Verbe, le Père, l'Esprit, tout en tous et en chacun ; à la lettre, nous sommes *multi unum corpus, cor unum in multis, anima multiplex et multiformis in uno Spiritu*. Et ce panchristisme échappe seul au monisme et au panthéisme, comme à l'inintelligibilité du matérialisme et de l'idéalisme » (p. 44).

Car la méthode concrète est « méthode d'implication » (et non, précise Blondel, d'explicitation) : « Il s'agit donc d'une relation, à la fois vitale et intelligible, de vérités qui ne sauraient être réellement isolées, même quand on les considère indistinctement et à part les unes des autres. La méthode d'implication consiste à déterminer l'étendue et la nature de ces relations entre tous les éléments contenus dans notre pensée vivante ou savante » (p. 80). Dans un va-et-vient entre pensée abstraite et pensée concrète, cette méthode permet de découvrir progressivement le caractère « tramé et cohérent de notre pensée, qui contient, non pas un enchevêtrement désordonné, mais un enchaînement d'états et de vérités qui "s'impliquent" mutuellement » (p. 80). Ainsi la philosophie apparaît-elle comme l'expression de la liaison des singularités concrètes dans la perspective vraiment universelle : « ce qui importe, c'est un esprit, fixe dans son orientation, mais ouvert à tous les accroissements, à toute la diversité » (p. 20).

Les *Dialogues sur la Pensée* nous permettent de saisir combien, à la veille de publier la *Trilogie*, comme lorsqu'il rédigeait sa thèse de jeunesse, Maurice Blondel cherche à « s'appliquer à l'étude de la vie réelle » (p. 37). La philosophie « vaut plus une heure de peine » (cf. p. 30) si elle use d'une méthode qui lui permet de s'insérer utilement dans le « mouvement total des esprit et des événements » (p. 37). Pour le philosophe d'Aix, la philosophie n'est pas condamnée à édifier des « palais d'idées » (cf. p. 29-30 ; 46) qui n'intéressent que « les théoriciens de l'idéal » (p. 89). Elle a une responsabilité « sociale et religieuse », celle « d'entretenir la vie normale de la pensée » (p. 89) en lui rappelant sa fin

ultime ⁴ sans négliger les maillons multiples de cette chaîne de singularités dont se constitue le concret, qui seul existe réellement.

⁴. Car la vérité pleine et concrète n'est pas seulement logique, elle est réelle et vivante : « la perfection de la pensée consiste à s'unir sans se confondre avec l'objet pensé lui-même. Or cette identité n'est pas liminale, elle est terminale » (p. 34).

Annexe : tableau synoptique des *Dialogues sur la Pensée*

<i>Dialogues</i>	La doctrine (de <i>La Pensée</i>)	La méthode (de la <i>Trilogie</i>)
Introd.	Présentation des interlocuteurs :	Ni fixisme, ni rationalisme, ni éclectisme, ni évolutionnisme, mais intelligence et sagesse, compétence et prudence, enracinement dans une tradition spirituelle, ancienne et nouvelle.
I	Le problème de la pensée : refus du « coup de force idéaliste » qui « réalise en bloc une abstraction ».	Vice de la philosophie : partir de « palais d'idées ».
II		Une méthode non pas abstraite mais concrète ; une science du singulier relié à l'universel ? La méthode concrète : – ce qu'elle n'est pas ; – ce qu'elle est : ouverture à la totalité, ascèse de décentrement de soi, visée des singuliers et de l'universel. – méthode d'immanence et de transcendance.
III		Partir de la tradition spirituelle et du réel vivant.
	Une pensée cosmique ?	
IV	Impossibilité réelle d'un évolutionnisme matérialiste :	C'est une abstraction (problème épistémologique).
		Au contraire, il faut : – Rassembler les données (la vérité se montre elle-même) ; – User de l'abstraction mais en accordant le primat à la connaissance concrète ; – Critiquer les abus du langage philosophique.
V	Psychisme animal et pensée humaine.	
VI	Le problème de l'origine de la pensée consciente élucidé par : – Le cogito ? – La pensée objective ? – La pensée subjective (critique du « fait primitif » de Biran) ?	Ce sont des approches abstraites
VII		Le problème de l'abstraction ; deux sortes d'abstractions : – L'abstraction réelle : dégager l'essentiel du concret. – Les constructions de la raison : cette abstraction au second degré conduit à une « logomachie philosophique » : s'en

		préserver pour voir le réel.
VIII	La pensée consciente et la transcendance : une transcendance dans la pensée humaine ? nécessité d'une réflexion critique.	Deux sortes de réflexion : – la réflexion première (issue de la prospection) ; – la réflexion seconde.
	Immanence et transcendance	La méthode d'immanence ? La méthode d'implication
IX	Des « preuves » de l'existence de Dieu ?	
	Rôle de la raison : non de nous révéler Dieu mais de guider l'élan de l'esprit ; la raison s'appuie sur l'idéal transcendant qui l'habite.	
X	Deux pensées (abstraite et concrète) en notre pensée :	
		– Théorique et pratique.
		– Rôle de la pensée abstraite.
		– Importance de l'élan concret (d'où responsabilité de la philosophie).
		– Primat de la pensée abstraite ?
XI	Prouver Dieu par abstraction à partir de la connaissance sensible ? à partir de l'intériorité spirituelle ?	
	Synthèse : la pensée consciente	
XII		Le problème de l'abstraction : approche génétique. Abstraire, est-ce :
XIII		– Séparer ? – Dégager l'universel ? – Une limite ou un progrès de la raison ?
	Ni majorer ni déprécier la pensée abstraite ; son importance pour l'individuation des consciences.	
XIV	Le problème de la coopération des deux pensées.	
	Une dualité promouvante pour la vie de l'esprit : aimer pour connaître.	